

L'interaction comme évènement social : Une réalité fondamentale du langage**Lakehal Lyes****Maitre assistant classe « A »****Université Kasdi Merbah - Ouargla****Faculté des lettres et des langues****Département de français****E-mail : lakehal.lyes@hotmail.com****Téléphone : 06 99 71 03 74****: الملخص****العنوان : التفاعل بوصفه حدثا اجتماعيا : واقعية أساسية للغة**

يركز هذا المقال على الفائدة التي يمكن أن يحدثها التفاعل في تعليم و تعلم لغة أجنبية، معتمدين - بطريقة أو بأخرى -

بشكل جلي على الافتراضات السوسiolinguistique والثقافية

بعد تقديم تعريفات عديدة للمفهوم، سنستثمر في المقام الأول الإشارة إلى المكانة المتقدمة للسياق السوسiolinguistique والثقافي

ولهذا الغرض، تم إعطاء اهتمام خاص لطريقة التحدث عن مجتمع معين، وعن الباحثين والباحثات في التنشئة اللغوية، الذين ينظرون

للمحاورة (المحادثة - الحوار) بوصفها مُعطى أساسيا للحياة الاجتماعية.

ونتيجة لما سبق يقترح هذا المقال مجموع المفاهيم المفتاحية التي تم استثمارها في البناء المشترك للمعنى، والوضع،

والعلاقة .

الكلمات المفتاحية: اثنوغرافيا التواصل، الكفاءة (القدرة) التواصلية، التفاعل، التنشئة الاجتماعية، اكتساب اللغة .

Résumé :**L'interaction comme évènement social : Une réalité fondamentale du langage**

Cet article met l'accent sur l'intérêt qu'elle peut susciter l'interaction à l'enseignement/apprentissage d'une langue étrangère, en s'appuyant de manière peu ou prou explicite sur des présupposés socioculturels.

Après avoir présenté moult définitions du concept, nous allons nous investir, en premier lieu, de pointer la place primordiale du contexte social et culturel, à cet effet, une attention particulière est par ailleurs accordée à la manière de parler d'une communauté donnée. Ainsi qu'aux chercheurs (es) sur la socialisation langagière qui considèrent la conversation comme une instance de base de la vie sociale.

Au total, cet article propose la somme des concepts clés qui ont été investit dans la co-construction du sens, de la situation et de la relation.

Mots clés : ethnographie de la communication, compétence communicative, interaction, socialisation, acquisition du langage.

Abstract :**Interaction as a Social Event: a Fundamental Reality of Language**

The article in hand crystallizes the importance of interaction in the teaching / learning process of a given foreign language relying more or less explicitly on sociocultural pre-suppositions.

Based on the various definitions given to the concept, focus, primarily, points out the place of the social / cultural context with a particular emphasis on the way a given community speaks. As researchers, on the socialization of language, viewed conversation as the core of social life.

In nutshell, this article suggests the sum of the key concepts could be invested to come out with a construction of meaning, situation and relationship.

Key Words: Ethnography of Communication, Communicative Competence, Interaction, Socialization, Language Acquisition

Introduction

Les lycées en Algérie font face à une situation linguistique difficile à gérer, les apprenants sont en difficulté, ils ne possèdent pas un niveau suffisant ni de la langue cible, ni de la sienne propre. Cette recherche a pour but d'identifier le champ d'action enseignant/apprenant et mettre en exergue la somme de difficultés qu'encourt l'enseignement/apprentissage de la langue française dans notre pays. Ceci pourrait nous aider à établir la corrélation avec le processus interactif et mieux évaluer le degré d'efficacité de son apport dans l'acquisition d'une langue étrangère.

L'acquisition d'une langue étrangère (désormais AL2) est un processus sociocognitif, fortement dépendant des événements langagiers vécus par l'apprenant, où les dimensions identitaires et sociales jouent un rôle important. Ceux-ci sont repensés et reforgés à la lumière des travaux qui considèrent que les processus acquisitionnels sont étroitement liés aux processus interactionnels. A cet effet le postulat de base de la linguistique interactionnelle est, en effet, qu'il existe un rapport « entre, d'une part, l'évènement social de l'interaction entre un individu en voie d'acquisition d'une langue et d'autres individus en général plus compétents, et, d'autre part, les processus acquisitionnels de cet individu ». (Cuq, 2005, p.133) Le dialogue est donc, à tous égards, premier : reste à voir ce qu'ajoute à la notion d'interlocution « deux locuteurs L1 et L2 – ou davantage- se parlent alternativement » celle d'interaction. (Kerbrat-Orecchioni, 1990, pp.13-14) Dans cette intention, nous avons tenté de consolider théoriquement cette affirmation par une analyse interprétative des structures de l'interaction et de ses fonctions ; avec ses fonctions, nous entendons aborder les rôles que joue l'interaction verbale dans la vie sociale et prendre en compte les phénomènes généraux qui s'y déroulent. Or, avant d'exhiber l'intérêt octroyé par l'interaction, il conviendra donc de la définir.

1- Définitions de L'interaction

Le terme d'*interaction* est assez flou et reçoit plusieurs définitions qui thématisent tel ou tel aspect de la rencontre entre êtres humains. Sur « interaction » a été fabriqué le néologisme *interagir*, « avoir une action réciproque ». En linguistique, l'interaction désigne « un échange interhumain où deux ou plusieurs intervenants s'influencent mutuellement, par leur rapport au groupe, par le dialogue, par

l'approbation ou la contradiction, etc. ». [...] Ce concept s'étend à tout le champ de la communication puisqu'il illustre toutes les relations humaines, leur côté théâtral où aucun interlocuteur ne veut perdre la *face* tout en essayant de préserver celle de son ou de ses partenaire(s) (Goffman, 1967). Il illustre aussi les différences culturelles : (Kerbrat-Orecchioni 1994) montre, par exemple que la façon d'argumenter d'un chinois est très différente de celle d'un occidental. Il n'est pas donc étonnant que ce concept intéresse nombre de disciplines en rapport avec le langage comme la sociolinguistique, la psycholinguistique et surtout la pragmatique. (Robert, 2008, p.106)

L'interaction particulière qui se déroule entre des individus déterminés a donc souvent été appréhendée en termes de rencontre : « par une interaction, on entend l'ensemble de l'interaction qui se produit en une occasion quelconque quand les membres d'un ensemble donné se trouve en présence continue les uns des autres ; le terme "*rencontre*" pouvant aussi convenir ». « L'interaction verbale est la réalité fondamentale du langage » (Bakhtine), tout au long du déroulement d'un échange communicatif quelconque, les différents participants, que l'on dira donc des "*interactants*", exercent les uns sur les autres un réseau d'influences mutuelles – *parler, c'est échanger*- et c'est changer en échangeant. (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.17)

En quoi le renvoi d'un concept comme interaction à un terme aussi vague que rencontre peut-il présenter un intérêt quelconque ? Il conviendra donc de définir l'interaction in situ sans établir le lien direct et univoque avec le terme "*rencontre*", à ce titre Kerbrat propose l'acception suivante :

« Pour qu'on ait affaire à une seule et même interaction, il faut et il suffit qu'on ait un groupe de participants modifiable mais sans rupture, qui dans un cadre spatio-temporel modifiable mais sans rupture, parlent d'un objet modifiable mais sans rupture. » (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.216)

Désormais, il nous semble pertinent de présenter une première délimitation des phénomènes appréhendés par le terme interaction :

« Ce dernier intègre toute action conjointe, conflictuelle et/ou coopérative, mettant en présence deux ou plus de deux acteurs. A ce titre, il couvre aussi bien les échanges conversationnels que les transactions financières, les jeux amoureux que les matches de boxe. En ce sens, toute action entreprise par un individu, quelle qu'en soit la nature, s'inscrit dans un cadre social, une situation impliquant la présence, plus ou moins active, d'autres individus. Dans la mesure où toute action est soumise à des contraintes et à des règles, les actions entreprises par des sujets qui sont en contacts sont nécessairement des actions conjointes et relèvent donc de l'interaction. » (Vion, 1992, pp.17-18)

Après avoir envisagé diverses définitions, il convient maintenant de présenter les différentes fonctions accomplies par l'interaction, elle contribue à la :

2- Co-construction du sens :

La réflexion en matière d'interactionnisme est à l'heure actuelle extrêmement diversifiée : on ne peut pas parler à ce sujet d'un "champ" ou d'un "domaine" homogène, mais plutôt d'une "mouvance" qui traverse diverses disciplines, et dont l'unité repose sur quelques postulats fondamentaux plutôt que sur l'existence d'un ensemble unifié de propositions descriptives. [...] . transdisciplinaire dès

l'origine, cette approche a partie liée avec les disciplines suivantes : psychiatrie, psychologie interactionniste, psychologie sociale ; micro sociologie, sociologie cognitive, sociologie du langage, sociolinguistique ; linguistique, dialectologie, étude du folklore ; philosophie du langage ; ethnolinguistique, ethnographie, anthropologie ; kinésique, et éthologie des communications. (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.33) Les travaux de l'école de Palo Alto ont été les premiers à expliciter, de manière frontale les diverses conceptions que l'on peut avoir de la communication. Donner du sens c'est aussi s'entendre sur les situations et la façon de les gérer en s'appuyant de manière plus ou moins explicite sur des présupposés culturels. Si l'on veut dépasser la conception mécaniste voulant que le sens soit totalement produit dans un modèle *in situ* (de type émetteur/message/récepteur). Selon eux, la communication ne renvoie pas à une théorie du message (des processus d'encodage, de transmission et de décodage), mais à une théorie des comportements, qu'ils soient verbaux ou non verbaux ; (Vion, 1992, p.94). Un message préexistant qui va d'un émetteur à un récepteur, et vice-versa pour mettre en avant l'influence que les participants à une interaction exercent constamment l'un sur l'autre dans la construction du sens. Cette conception fortement soutenue dans *the theory of speech and language* où se trouve en effet exposé, en terme véritablement prémonitoires, un programme complet de pragmatique interactionniste : s'élevant contre la conception « expressionniste » du langage, Gardiner affirme que « le discours est fondamentalement une activité sociale », qui présuppose à tous les niveaux « l'interaction réciproque du locuteur et de l'auditeur » ; qu'il convient de le replacer dans son cadre naturel : la communication « ordinaire » de la vie quotidienne ; et qu'il est d'essence dialogique, coopérative, et contractuelle . On y trouve encore développée une véritable théorie des actes de langage, une conception « opérationnelle » de la langue qui annonce la notion Chomskyenne de « compétence », et une conception dramaturgique du discours « sorte de mise en scène exigeant au moins deux acteurs » qui préfigure celle de Goffman. (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.36)

Le sens dans n'importe quelle rencontre, est toujours négociable et la découverte des fondements de la négociation exige des compétences spécifiques de la part des participants. Dans l'interprétation de l'intention du locuteur, une grande partie de la compréhension dépend de conventions spécifiques du point de vue culturel : pour l'essentiel, le sens d'une rencontre est indirect et implicite. La notion d'intention est y décisive et nous porte bien au-delà des approches structurales et purement abstraites du langage ; elle nous permet de montrer comment les individus s'appuient sur leur savoir social dans les interactions. Dans l'étude des échanges conversationnels, plutôt que de nous occuper de la question psychologique de savoir ce qu'un individu pense, nous nous intéressons à la manière dont l'intention est interprétée par des auditeurs dans un contexte particulier, l'intérêt sera principalement orienté vers les variations systématiques ou typiques de l'interprétation traduisant des différences, socialement déterminées, de présupposés contextuels liés à des conventions conversationnelles spécifiques. Cette coopération suppose non seulement que la communication passe par des mots pris dans leur sens littéral mais aussi qu'il y ait, au cours de l'interaction, une construction de conventions, négociées selon la situation et permettant d'interpréter les tâches discursives. De ce fait les ethnométhodologues considèrent la conversation comme une instance de base de la vie sociale, une véritable institution qui

pénètre toutes les relations sociales, elle est pensée à partir de trois concepts fondamentaux définis comme suit : l'indexicalité, la réflexivité et l'accountability.

2.1- L'indexicalité

Le sens véritable des mots n'est pas trans-situationnel mais se trouve précisé, désambiguïsé, réinterprété en fonction du contexte interlocutif. L'indexicalité « désigne donc l'incomplétude naturelle des mots, qui ne prennent leur sens "complet" que dans leur contexte de production, que s'ils sont "indexés" à une situation d'échange linguistique ». (Vion, 1992, p.33)

2.2- La réflexivité

Recouvre très partiellement la notion de performativité mise en place par Austin. Benveniste a pu parler, à propos des énoncés performatifs, d'énoncés sui-référentiels, c'est-à-dire d'énoncés qui, constituant eux-mêmes leur propre référence, étaient en quelque sorte réflexifs. (Benveniste, 1966, p.274) Par ces énoncés, le langage-action transformait l'ordre des choses : si les constatifs étaient censés se conformer à l'ordre du réel, les performatifs forçaient le réel à se conformer au langage. Avec la généralisation de la performativité, tout énoncé est nécessairement réflexif. Toute production langagière, en même temps qu'elle est verbalisation d'un état de fait, se donne à voir comme un acte qui modifie l'ordre des choses. (Vion, 1992, p.34)

2.3- L' "accountability"

Désigne les pratiques par lesquelles les sujets construisent le sens, l'ordre de la rationalité de ce qu'ils sont en train de faire. Ils ne se limitent pas à échanger des propos : ils participent par leurs discours à la définition de la situation et à la construction de la réalité sociale dans laquelle ils évoluent. (Vion, 1992, p.55) Avec l'exemple d'Agnes la transsexuelle (dont le cas est analysé par Garfinkel), ne possédant pas une « maîtrise routinisée » de la féminité, elle doit en permanence exhiber son identité sexuelle dans ses moindres activités et conduites quotidiennes. (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.63)

Dans la mesure où nous pouvons dire des conversations qu'elles sont des phénomènes organisés et contrôlés par des attentes partagées, nous devons admettre, d'une part, que ces attentes sont signalées et, d'autre part, que leur partage est négocié comme partie intégrante de l'interaction. (Gumperz, 1989, pp.21-23) Il convient donc de rappeler que le fonctionnement des réseaux de communication dans la classe et la dynamique du groupe sont inscrits dans le discours du communicatifs sur lui-même. Pour le moins, il y a acceptation du discours de l'autre, des spécificités et variétés de la parole circulante (interlangue, variétés régionales ou propres à un milieu social, etc.). Il y a acceptation aussi du bien-fondé de la communication dans la classe, et c'est pourquoi les termes "tâche", "contrat" et "négociation" se trouvent d'ailleurs au centre de l'approche interactionnelle. (Martinez, 1996, p.76)

3- Co-construction de la situation :

Au premier rang des problèmes à examiner se trouve la notion de situation qui, dans un premier temps, a permis à la sociolinguistique ou à l'ethnographie de la communication d'asseoir leur réflexion. (Vion, 1992, p.101). Le contexte doit être compris de deux façons : premièrement, l'arrière-plan social et culturel, les règles et principes de base de l'usage langagier ; deuxièmement, l'actualité

immédiate, courante et émergente des événements de parole (speech events). (Hymes, 2012, p.23) Les propriétés du contexte déterminent entièrement les opérations de production des énoncés aussi bien que leur interprétation. Par conséquent, la notion de contexte fait un retour en force, retour qui caractérise a fortiori l'approche interactionniste, dont l'une des idées forces est que l'objet de l'investigation, ce ne sont pas des phrases abstraites, mais des énoncés actualisés dans des situations communicatives particulières. (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.73)

Pour analyser les habitudes communicatives, Hymes propose de repérer les manières de parler d'une communauté donnée. Il définit son approche comme s'intéressant au premier versant des « *ways of speaking* » : les actes, les événements et les styles. Ainsi, c'est grâce au repérage et à l'observation que l'analyse des habitudes communicatives peut être avancée. Et lorsqu'on s'intéresse à une composante de la communication, par exemple la langue, on doit repérer et observer les *speech events* pour remonter ensuite à la langue puis à la communication. Par conséquent, Hymes affirme avec force l'importance de ne pas séparer l'étude de la communication d'une connaissance plus générale de la communauté donnée, notamment afin de pouvoir situer l'importance de la communication dans cette communauté ainsi que les situations respectives des différents canaux et modalités de la communication. [...]. « *Un événement de parole* » se comprend donc comme une activité, ayant une cohérence et organisée par des règles ou normes. En amont, « un événement de parole » se différencie d'une « *situation de parole* » qui, elle, n'est pas gouvernée par des règles de parole, qui est souvent composée d'éléments verbaux et non-verbaux mais qui est « limitée » et présente une cohérence. Une situation de parole est une « *situation* », repérable facilement et associée à la parole. (Hymes, 2012, pp.86-87) En aval, un « *événement de parole* » se différencie d'un « *acte de parole* », ce dernier, ne correspond pas à une phrase et n'est pas identifiable uniquement par les catégories grammaticales : il doit être analysé à la fois selon sa structure sémantique et syntaxique, selon les traits liés à l'interaction et au contexte et par les fonctions qu'il remplit. [...]. Hymes précise les « *components of speech* » et certaines règles s'appliquant à ces composantes. Ces composantes sont : *message-form*, *message content*, *setting*, *scène*, *speaker/sender*, *addressor*, *hearer/receiver/audience*, *adress*, *purposes*, *key*, *channels*, *forms of speech*, *norms of interaction/norms of interpretation*, *genres*. Il semble que ces règles s'appliquant aux différentes composantes et, surtout, aux relations entre certaines d'entre elles correspondent aux règles de l'usage de la parole organisant les *speech events* (« *rules or norms for the use of the speech* »). On en étudie les différentes composantes. D. Hymes propose une grille de référence qui recense les divers paramètres à retenir pour analyser les contextes de ces conduites, c'est le fameux modèle du *SPEAKING* : *setting* (scène, cadre, contexte), *participants*, *ends* (buts projetés, buts atteints), *acts* (séquences d'actes), *key* (tonalités), *instrumentalies* (codes et canaux), *norms* (normes d'interaction et d'interprétation), *genres* (genres). Les *speech events* sont donc bien inclus dans les *communicative events*. Enfin, une fois ces règles entre composantes sont mises à jour dans les cas réels, elles permettent de remonter à l'analyse du système que « constitue » un événement. (Hymes, 1984, p.193)

L'histoire interactionnelle d'un individu est constituée de la totalité des interactions auxquelles il a participé ou assisté, la connaissance des « règles » et des « normes », les compétences et les capacités stratégiques dépendent de cette longue histoire au travers de laquelle le sujet se construit tout en communiquant et communique tout en se socialisant. (Vion, 1992, p.99) Lorsqu'un individu est mis en présence d'autres personnes, il doit pour effectuer leur « labelling », d'une part mobiliser les informations dont il dispose déjà à leur sujet à l'ouverture de l'interaction (informations dont la quantité et la qualité varient considérablement d'une interaction à l'autre), et d'autre part chercher à extraire celles qui viennent à s'actualiser tout au long de son déroulement. (Goffman in Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.103) Cela étant dit, donné à l'ouverture de l'interaction, le contexte est en même temps construit dans et par la façon dont celle-ci se déroule ; définie d'entrée, la situation est sans cesse redéfinie par l'ensemble des événements conversationnels : cette dynamique concerne par exemple :

- la compétence encyclopédique des participants, dont les savoirs préalables sont remaniés au fur et à mesure qu'évolue l'interaction ;
- le but de l'échange, qui lui préexiste tout en étant au coup par coup renégocié ;
- l'identité et le statut des participants, puisque comme l'a montré Schegloff, l'essentiel n'est pas d'être médecin, mais de faire le médecin, c'est-à-dire d'attester son être-médecin à travers l'ensemble de ses comportements ;
- la relation qui existe entre les interlocuteurs, et qui est constamment infléchie par le jeu des « relationèmes ». Corrélativement, les unités textuelles doivent être envisagées à la fois comme déterminées par le contexte, et comme le construisant progressivement (dans la mesure où certaines des informations fournies par le texte sont converties et "recyclées" en données contextuelles). (Kerbrat-Orecchioni, 1990, pp.106-107)

Il nous faut donc prévoir un appareillage théorique qui permette d'articuler ces deux points de vue :

- a- la situation comme résultat de rapports sociaux antérieurs, comme donnée et,
- b- la situation comme un produit de l'activité des sujets comme une construction.

Etant donné que l'interaction est le lieu du positionnement réciproque et de la construction des relations sociales (par construction nous n'entendons pas la reproduction directe de ce social mais bien la possibilité d'une nouvelle construction, d'une modification). (Vion, 1992, p.103) « Le tracé de la frontière entre "texte" et "contexte" est loin d'être net. Etant donné que nous ne réduisons pas ici le texte au matériel verbal, que reste-t-il du contexte ? » (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.107). A ce point de notre présentation, il ne nous semble, toute fois, pas satisfaisant de maintenir en relation d'équivalence les termes de contexte et de situation. Par ailleurs, le concept de *cotexte* (qui initialement renvoyait au contexte linguistique d'un énoncé, c'est-à-dire à l'ensemble des productions verbales situées en amont et en aval de l'énoncé) se trouve nettement complexifié par la modification du concept de texte. Si par *texte* on entend aussi bien le matériau linguistique que les signaux para-verbaux et non verbaux qui l'accompagnent, le concept de *cotexte* devra déborder la seule ligne verbale où il se trouve jusqu'ici localisé. Outre les difficultés de délimitations respectives, un problème peut être plus grave demeure :

celui de l'extériorité du *texte* et du *cotexte* par rapport à la situation identifiée au *contexte*. A cet effet, Vion estime que nous aurions intérêt à concevoir que le *cotexte*, et par suite le *texte*, contribuent à définir la *situation*. Il propose donc de maintenir les termes de *contexte*, *texte* et *cotexte*, pour désigner différents aspects de la situation. (Vion, 1992, p.103)

Après avoir envisagé la distinction entre "contexte" et "situation", la notion de situation sera dès lors réservée à l'articulation entre ce contexte « donné » et le contexte « construit », permettant d'illustrer d'une manière exemplaire l'activité discursive des interactants. Ce qui nous permettra de nous référer au contexte comme l'ensemble des facteurs plus ou moins stables, tels que la nature du « site » (cadre spatio-temporel) ainsi que le nombre et la nature des participants. (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.124)

Cette conception est également compatible avec la notion de « compétence de communication » proposée par Hymes selon laquelle « le développement linguistique d'un sujet ne saurait être caractérisé seulement en terme de richesse lexicale, de complexité sémantique, et/ou de virtuosité syntaxique. Les formes grammaticales servent à accomplir des actions sociales qui sont reliées aux identités sociales et aux pratiques culturelles qui actualisent et mettent en relief les croyances et la vision du monde. [...] la compétence à communiquer ne dépend pas que des aptitudes linguistiques stricto sensu, mais elle est également conditionnée par la maîtrise des normes qui déterminent ce qui est approprié, à la fois aux rôles sociaux, aux attentes culturelles générales et contextualisées. (Hymes, 2012, p.73) Autrement dit, l'usage de la langue, dépend de la culture, de la sous-culture et de normes propres au contexte ayant un rôle actif tant dans le choix des options communicatives que dans l'interprétation de ce qui est dit. (Gumperz, 1989, p.115) La compétence communicative apparaît alors comme un dispositif complexe d'aptitudes, où les savoirs linguistiques et les savoirs socio-culturels sont inextricablement mêlés ; savoir sur des règles de statut variable, mais dont la connaissance est supposée partagée par les interactants : nul n'est censé ignorer la loi, et qui la transgresse risque de voir suspecter sa "santé mentale". (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.31) Comme nous l'avons déjà avancé supra, les interactants s'appuient sur le "contexte" pour interpréter le "texte". Le contexte doit être conçu comme un ensemble de représentations que s'en font les participants sur la base des « informations préalables » qu'ils possèdent à son sujet, soit de celles qui lui sont fournies et qu'il décrypte au cours du déroulement de l'interaction. L'interprétation est assurée par des « implications conversationnelles » fondées sur des attentes stéréotypées de co-occurrence entre le contenu et le style superficiel. Plus précisément, les caractéristiques superficielles de la forme du message constituent l'outil par lequel les locuteurs signalent et les allocutaires interprètent la nature de l'activité en cours, la manière dont le contenu sémantique doit être compris et la manière dont chaque phrase se rapporte à ce qui précède ou à ce qui suit. Ces caractéristiques constituent ce que nous appelons les indices de contextualisation "contextualization cues". Ces indices peuvent revêtir des formes linguistiques diverses. Les processus de commutation de code, le dialecte ou le style, une partie des éléments prosodiques, ainsi que le choix entre des options lexicales et syntaxiques, les expressions stéréotypées, les ouvertures et clôtures conversationnelles, les stratégies de séquentialisation peuvent

tous avoir des fonctions de contextualisation. (Gumperz, 1989, pp.28-29) Autrement dit, Ils font partie intégrale du “texte”, et contribuent à l’interprétation de ce qui est dit, ils renvoient à l’ensemble des éléments appréhendables lors de l’interaction, et qui fournissent aux parties en présence des informations pertinentes sur les différents paramètres constitutifs du contexte. Il peut s’agir de données qui sont immédiatement perceptibles dans l’environnement physique (en ce qui concerne par exemple le “site” ou le “décor”, mais aussi certaines caractéristiques des participants), ou qui sont fournies par le “texte conversationnel” lui-même au fur et à mesure qu’il se construit. Ils font partie intégrale du “texte”, et contribuent à l’interprétation de ce qui est dit (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.103) Parmi ces indices de contextualisation, on compte les « savoirs communs partagés » avec lesquels nous aborderons le problème des préalables culturels qui renvoie également à des notions comme “*présupposés culturels*”, ou “*back ground*”.

Cook-Gumperz et Gumperz, dans une étude consacrée aux négociations en commission, montrent comment des présupposés culturels différents sur les conditions à remplir pour formuler un argument convaincant dans un système bureaucratique, ou même des différences sur ce qui est considéré comme allant de soi, peuvent aboutir à des malentendus. La portée de ces indices dans la communication dépend de la conscience tacite qu’en ont les participants. Lorsque ceux-ci comprennent et remarquent les indices pertinents, les processus d’interprétation sont considérés comme allant de soi et tendent à demeurer inaperçus. Mais, lorsqu’un interlocuteur ne réagit pas à un indice ou ignore sa fonction, les interprétations peuvent différer et les malentendus surgir. (Gumperz, 1989, p.29) Cela suppose que, dans le cadre des interactions de groupe entre « apprenants », l’interprétation des indices de contextualisation que constituent les alternances codiques n’est possible que si, les partenaires appartiennent à une même communauté et partagent un certain nombre de savoirs spécifiques à cette communauté.

Il convient donc de définir le cadre interactif comme la nature du rapport social établi d’entrée, par et dans la situation, rapport qui se maintient jusqu’au terme de l’interaction. Vion part « de l’idée goffmanienne selon laquelle ce sont les sujets qui, par leurs attitudes et leurs productions “définissent” les situations dans lesquelles ils communiquent. » (Vion, 1992, p.21), et associent ainsi leur rencontre à un « type » particulier, par exemple, la consultation médicale est une interaction spécialisée, orientée dès le départ, dans laquelle le rapport de places se trouve d’emblée institutionnalisé. Le médecin intervient en tant que médecin c’est-à-dire de sa position professionnelle. Le malade, lui, se trouve convoqué dans la place corrélative de patient. Même s’il est connu du médecin, c’est à travers ce statut de patient, qu’il va être demandeur de consultation. Dans ces interactions *complémentaires*, le spécialiste “le médecin” occupe la position haute et le patient, la position basse. Cette position haute résulte de la relation savoir/non-savoir et/ou pouvoir/non-pouvoir. [...] . Or, converser implique une sorte de mise entre parenthèses des différences et l’adoption de comportements de considération et de coopération. Cette apparence de relation égalitaire est à l’origine du concept de *symétrie* de l’école de Palo Alto. (Vion, 1992, pp.109-110)

La co-construction de la situation, est donc un élément déterminant dans la construction du sens. Il convient dès lors de donner sens à la "rencontre" et la nature des rapports établis sert de « contexte » structurant aux messages produits dans l'émission et la réception, et par conséquent à l'intercompréhension.

4- Co-construction de la relation :

La métaphore présente la vie quotidienne comme une scène de théâtre où des acteurs cherchent à donner consistance à des rôles face à un public. Or, le rôle est défini comme un « modèle d'action préétabli que l'on développe durant une représentation et que l'on peut présenter ou utiliser en d'autres occasions ». (Vion, 1992, p.38) Cette conception du sujet, ne saurait s'analyser au niveau de l'activité d'un seul des partenaires de l'interaction. On ne peut assumer le rôle de professeur qu'en convoquant un auditoire où s'actualisent les rôles complémentaires d'étudiants. Cette formulation rappelle également que toute activité entreprise dans le cadre d'une interaction est, par "nature", une action conjointe. Dans la mesure où jouer un rôle revient à établir un rapport de places et à s'inscrire dans une dynamique dont chaque acteur n'est qu'un co-acteur. (Goffman, 1973, p.23)

Le sujet comme étant une entité profondément complexe ne fait qu'actualiser des rôles venus de l'extérieur « nous venons au monde comme des individus, nous assumons un personnage, et nous devenons des personnes » ; ces personnages que nous assumons correspondent à des rôles qui constituent autant de soi élémentaires. A cet effet, tous les instants de la mise en scène d'un rapport de rôles déterminé, les acteurs sont contraints de négocier les places d'où ils communiquent. L'accomplissement d'un rôle conduit généralement à occuper des places différentes : ainsi dans une interaction comme la conférence, le conférencier peut, tour à tour exposer, expliquer, répondre à des questions de l'auditoire ; il peut également construire l'image du chercheur difficile à suivre ou celle du pédagogue allant du grave au facétieux. Si la notion de rôle est, essentiellement, de nature macro-analytique, celle de place, disponible dès ce niveau, peut encore fonctionner pour appréhender les mouvements les plus intimes de l'interaction. On pourrait d'une certaine manière dire que la place est constitutive du rôle dans la mesure où accomplir un rôle pourrait impliquer l'occupation d'un ensemble de places. (Vion, 1992, p.83)

En tout lieu de la société, on peut s'attendre à ce que le code social comporte un accord sur le point jusqu'où une personne peut aller pour sauver la face. [...] Cette dernière étant la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. [...]. L'individu a généralement une réponse émotionnelle immédiate à la face que lui fait porter un contact avec les autres. Il la soigne ; il s'y « attache ». Si la rencontre confirme une image de lui-même qu'il tient pour assurer, cela le laisse assez indifférent. Si les événements lui font porter une face plus favorable qu'il ne l'espérait, « il se sent bien », il fait bonne face. Si ses vœux habituels ne sont pas comblés, on s'attend à ce qu'il se sente « mal » ou blessé, il fait donc mauvaise figure. En général, l'attachement à une certaine face, ainsi que le risque de se trahir ou d'être démasqué, expliquent en partie pourquoi tout contact avec les autres est ressenti comme un engagement. (Goffman, 1977, pp.09-13)

Habituellement, garder la face est une condition de l'interaction et non son but. Goffman appelle figuration (face-work) l'ensemble des procédures entreprises pour éviter que les interactants ne perdent ou ne fassent perdre la face. (Goffman, 1977, p.13) Aucun sujet ne pouvant, à coup sur, être maître du « jeu », le moyen d'éviter de mettre sa face en danger, consiste à ménager celle de l'autre. Cette figuration agit différemment sur les deux types d'échanges que répertorie Goffman les échanges « confirmatifs » qui servent à établir ou confirmer la relation interpersonnelle, et les échanges « réparateurs », qui visent à neutraliser les effets négatifs d'une « offense » survenue ou risquant de survenir dans l'interaction. (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.103) Goffman affirme qu'une personne agit dans deux directions : elle défend sa face, et, d'autre part, elle protège la face des autres. A cet effet, certaines pratiques sont d'abord défensives, et d'autres protectrices, mais, en général, ces deux points de vue sont présents en même temps. Désirant sauver la face d'autrui, on doit éviter de perdre la sienne, et, cherchant à sauver la face, on doit se garder de la faire perdre aux autres. (Goffman, 1973, p.17)

Cela étant dit, il reste possible et même nécessaire de distinguer deux grandes catégories d'interaction, que l'on dira « à dominante non verbale » et « à dominante verbale », ces dernières, constituent, bien souvent, des menaces potentielles sur les uns et les autres. Afin de distinguer entre actes verbaux et non verbaux, Brown et Levinson élaborent le concept de « *face threatening act* » (acte menaçant pour la "face", ou pour le "territoire", des interactants). Corrélativement de ces actes menaçants, il convient d'admettre l'existence d'actes au contraire valorisants, ou « gratifiants », pour les faces, comme le cadeau, le compliment, le remerciement ou le vœu, actes baptisés par Kerbrat-Orecchioni *Face Flattering Acts* (FFAs). Ajoutons qu'un même acte peut fort bien relever simultanément de plusieurs catégories, soit qu'il risque d'endommager plusieurs faces à la fois (par exemple, l'aveu menace à la fois le territoire cognitif du locuteur et son narcissisme, car on n'avoue que ce qui est « inavouable » ; l'ordre atteint à la fois les deux faces de son destinataire, qu'il dérange tout en le rabaissant), soit qu'il fonctionne en même temps comme un FTA et comme un FFA (par exemple, le compliment est pour son destinataire un FFA relativement à sa face positive, mais un FTA relativement à sa face négative) (Charaudeau, 2002, p.260). Les procédés mis en œuvre pour compenser ces menaces potentielles, et qui pour ces auteurs se ramènent au système de la politesse, sont fondamentalement les mêmes dans tous les types d'interactions. (Lakoff in Kerbrat-Orecchioni, 1990, p.135)

Conclusion

En guise de conclusion, on peut dire, que toute communication présente deux aspects : le contenu et la relation, tels que le second englobe le premier. La relation, que d'autres appellent situation, et donc un élément déterminant dans la construction du sens : il convient de donner sens à la "rencontre" et la nature des rapports établis sert de "contexte" structurant aux messages produits. Ce qui nous semble intéressant dans ces théories de la face et de la politesse, c'est qu'elles fournissent des indications très utiles sur l'état de la relation interpersonnelle.

Références bibliographiques

- Benevéliste, P. *Problème de linguistique générale*, Tome 2, Paris, 1966.
- Charaudeau, P& al. *Dictionnaire d'analyse du discours*, Editions du seuil, Paris, 2002.
- Cuq, J.P. *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde*, Didier-Hatier, 2005.
- Goffman, E. *La mise en scène de la vie quotidienne*, Editions de minuit, Paris, 1973.
- Goffman, E. *Les rites d'interaction*, les éditions de minuit, 1977.
- Gumperz, J. *engager la conversation*, « introduction à la sociolinguistique interactionnelle », éditions de minuit, 1989.
- Hymes, D. *vers la compétence de communication*, Crédif-Hatier, Paris, col. « LAL », 1984.
- Hymes, D. *langage et société, héritages et débats*, Editions de la maison des sciences de l'homme, 2012.
- Kerbrat-Orecchioni, C. *les interactions verbales « approche interactionnelle et structure des conversations »*, Armand colin, Paris, 1990.
- Martinez, P. *La didactique des langues étrangères*, Editions "Que sais-je ?", Paris, 1996.
- Robert, J.P. *Dictionnaire pratique de didactique du FLE*, Editions Ophrys, Paris, 2008.
- Vion, R. *La communication verbale « analyse des interactions »*, Edition Hachette, 1992.